

Souvenirs en forme de prémonition par Boris Schreiber

Je voudrais dire ce que je pense bien que je ne sois pas sûr de penser quelque chose : comme la plupart, confrères, collègues, contemporains, je happe au passage, certes, quelques bribes de pensées légèrement sauvages, sentant un peu le bouc, bref quelques pensées point trop utilisées encore, mais hélas c'est de plus en plus rare. Pourtant voilà un domaine où la chasse reste toujours ouverte sans qu'aucun permis soit exigé. Il suffit de se servir. C'est d'ailleurs ce que chacun fait, et à la longue il n'y plus rien. Pauvre domaine dévasté dont on a abattu les murs, saccagé les frondaisons. Vous voyez d'ici le spectacle.

Résultat : les pensées les plus rares, indispensables pourtant aux pensées les plus communes (car tout se tient) sont pratiquement décimées.

Cette « originalité » du pauvre

Mes chers ancêtres pourquoi ne pas l'avouer ? Je vous en veux d'avoir laissé sur leur faim les curiosités délirantes de tous les non-initiés, et d'avoir ainsi préparé, inconsciemment sans doute, le pillage de ce trésor : la pensée, dont par générosité peut-être, vous n'avez pas voulu vous servir, ou si peu. Au moins pouvait-on se dire que le trésor était là, ce qui était pour les miséreux, les indécis, les illuminés, une sorte de pôle, une réserve inépuisable de jouissances illusoires. La mystique n'avait pas encore sombré dans l'idéalisme, et les armes blanches, donc, n'étaient jamais rengainées. Hélas ! Pourquoi a-t-il fallu que vous renonçassiez à une mission que le hasard, sans doute, vous avait confiée ?

Ancêtres, regardez : les bien-pensants de chaque bord dirigent les pillages et la fumée de ces sinistres obscurcit l'horizon, de telle sorte qu'il ne reste que les pensées qui n'ont de pensées que le nom (*sic*, hélas !), celles où chacun se retrouve ou plutôt non – car se retrouver n'est pas agréable non plus – celles où chacun se voit embelli, sirupeusement retouché par le savoir-faire de l'imbécilité. Vous y voyez ce que je veux dire : ces bonnes grosses pensées, bon marché et fades. Cette « originalité » du pauvre qui permet à chacun d'avoir son mot à dire ou à écrire, une grosse cuillerée de pensées à tout faire, tellement bourrative et bienfaitante que les plus exigeants commencent à lorgner vers elle, persuadés qu'il ne sert à rien de chercher midi à quatorze heures et que ce qui convient à des milliers d'êtres humains pourrait fort bien leur convenir aussi.

La revanche scientifique

Oui, comme nous voilà loin de vos hommes du passé ; certains continents peu à peu s'abaissent ; il en est de même de certaines zones de l'esprit humain. Mais pourquoi ? A quoi est due cette bousculade frénétique, ce « ne poussez pas, nous aussi nous attendons notre tour », vers l'anonymat ; la médiocrité ? A un bouleversant phénomène auquel nous ne sommes toujours pas habitués : le phénomène scientifique.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant ce phénomène puisqu'il est une sorte de revanche de la matière sur l'esprit (mais existent-ils ?), dans la mesure où la parcimonie de la nourriture spirituelle a incité l'homme moyen à se diriger vers d'autres nourritures plus tangibles, palpables et susceptibles de donner séance tenante d'appréciables résultats.

Parfaitement. Je soutiens que la science est née d'un mouvement de dépit : faute de grives on mange des merles ; faute de cet extraordinaire aliment spirituel que vous, pontifes, princes, héros des temps révolus, gardez dans vos réserves interdites, nous nous contenterons de cette cuisine toute simple que la nature met à notre portée.

Or il semble qu'un curieux retournement se soit produit : la revanche scientifique ayant constitué ce qu'on a appelé « progrès » et des transformations notables ayant donné au monde un aspect que, sans elles, il n'eût pu espérer obtenir jamais, les gardiens, les gardiens-chefs, etc. du fameux trésor écorné et introuvable se sont approchés pour contempler ce monde, se sont laissés séduire, gagner par le fanatisme ambiant, celui qu'ont les foules au spectacle de ces réalisations accessibles à tous.

Qu'elles soient bonnes ou non, ne joue aucun rôle : elles sont à la portée de chacun et c'est cela qui plaît.

Ah ! Et les gardiens qu'on devrait révoquer de ce trésor par trop inaccessible, par trop soumis à la loi de l'aventure individuelle, n'ont-ils pas eu raison après tout de s'éloigner, de s'éloigner encore et de se mettre brusquement à crier lorsqu'ils eurent rejoint le cercle des badauds de l'Histoire : « Allez-y ! Nous en avons assez d'être les gardiens ! Servez-vous ! » O grand jour ! De tous les côtés, la manne acceptait donc de tomber, et quelle manne ! Non plus d'ultimes pensées invisibles, peut-être même inexistantes, mais au contraire de bonnes grosses choses revanchardes, si connues et si joliment collectives !

Et comme tout se tient, on est passé aisément du collectivisme des choses à celui de l'esprit : l'union sacrée a pu enfin prendre forme ; gardiens et gardés, tenants de l'ordre et adversaires de ces tenants, tous s'entendent à merveille pour savoir de quelle façon on peut se haïr, d'après quelles règles on peut devenir ennemis mortels, bref, la moyenne, l'élément moyen, l'homme de la rue, voilà le baromètre de la pression spirituelle de l'homme d'aujourd'hui. Et tout cela je le répète parce que la pensée rare difficile (la seule vraie), s'est enfuie, blessée, peut-être morte. Par le fait qu'elle s'est refusée ou qu'on l'a trop cachée, notre siècle la pourchasse avec d'autant moins de remords que les matériaux de remplacement donnent à cette multitude sevrée pleine et entière satisfaction.

Allons, me direz-vous, n'exagérons rien : l'imbécillité a toujours fait partie des splendeurs de ce monde. Certes. Mais, autrefois, elle était le versant de la montagne, alors qu'aujourd'hui elle en est le sommet. Et elle l'est parce qu'elle symbolise la moyenne au nom de laquelle se sont constituées cette science revancharde et cette battue contre les ultimes pensées.

Dire qu'elle a peut-être raison ? Il suffit de penser aux mutilations que subissent les textes commentés par les hauts universitaires ! Quel massacre ! A quoi se réduit la pensée quand, au nom de la moyenne stable qui assure le triomphe de la science, on veut défigurer ce qui n'est pas scientifique ? Evidemment, une question se pose : qui sont ces gardiens qui remplissent si mal leur office ? Réponse : des déserteurs, ou plutôt des écrivains. Certes, ils n'ont fait que suivre l'exemple de tout le monde, le ralliement au commun dénominateur, au lecteur courant, mais c'est là qu'est la trahison.

Puisque cette moyenne, cette masse, puisque l'antipensée jouit déjà de tous les privilèges, fallait-il qu'on y ajoutât la dépouille de ce qui naguère fut une pensée vraie ? Un art ? Ils ont aidé à saccager le domaine, croyant que l'ère de la valeur pure était close, de la valeur rare, difficile et par un mimétisme étonnant ils se sont découvert des entrailles de carton, des cerveaux de papier-calque. Une seule loi : le plagiat, l'imitation dans la platitude ou le délire, ou les deux. Est-ce un faux ? La littérature d'aujourd'hui oscille entre plusieurs indigences : la lettre, l'esprit, la tradition. De toute façon, ce sont des indigents professionnels : ils font le maximum avec leurs œuvrettes et bénéficient de l'engouement que l'on a aujourd'hui pour le chanteur sans voix, le peintre sans tableau ; le médiocre, toujours le médiocre ; la vraie médiocrité « bien de chez nous » est la seule réalisation de la littérature face aux réalisations scientifiques.

Mais qu'importe ! Il s'agit avant tout de trouver le plus « petit commun dénominateur » et Dieu sait s'il s'en trouve dans les « communs » de la pensée ! L'ersatz est roi : pourquoi une pensée originale quand il est facile de produire des pensées de remplacement ? Souvent elles sont bien imitées, on voit des livres où il est question de « grandes choses ». Mais encore une fois qu'importe ? Ce qui compte, c'est la réduction, oui, la bonne grosse pensée réduite, c'est-à-dire immédiatement consommable, assimilable et aussi évacuable dans les plus brefs délais.

Voilà le prix de la trahison littéraire : ramper là où la science plane. Certes, la littérature réussit comme la science à s'adresser à la foule, mais là où la science s'adresse à la tête, la littérature s'adresse aux pieds : elle est le paillason sur lequel la foule – cette divinité tangible – essuie la poussière de ses humeurs.

Mais il y a mieux : la faille secrète qui est dans le domaine spirituel la pire des choses, celle que l'on fuit où plutôt que l'on tue, cette sorte de poussière effarante que les gardiens croyaient avoir tuée, et qu'ils ont proposée en holocauste à la foule, voilà qu'elle réapparaît chez le vainqueur adoré, celui pour lequel on a trahi, tout quitté en croyant qu'il ne devait sa victoire qu'à l'élimination de

cette faille mystérieuse, impalpable et même insoutenable. Il y avait presque un pacte, ou un accord tacite contre la science et la littérature : vous plaisez à la foule parce que vous effacez un certain genre de pensée que cette foule ne peut plus tolérer. Voilà ce qu'on dit les gardiens aux régiments victorieux de la science qui semblèrent acquiescer.

Or voilà que cette pensée vraie, et unique, et donc intolérable réapparaît sous une autre forme dans cette fameuse science, et tout alors se met sens dessus dessous ; quoi ? La foule n'a pas tué l'intolérable, la beauté, la pensée rare ? Celle-ci a pu s'enfuir ? Eh oui ! Elle a pu s'enfuir et a trouvé refuge dans les cyclotrons, la voie lactée, l'énergie nucléaire.

De sorte que l'immense, l'insondable l'extraordinaire réapparaît sous forme de réalisations vertigineuses. La science acquiert ainsi une dimension nouvelle, presque métaphysique de par la pitoyable désertion de ceux qui n'ont pas su faire leur métier.

Une angoissante interrogation

Alors, que voyons-nous ? Des œuvrettes, des arabesques, des mots que toute pensée, toute rareté ont déserté. Que faire d'autre ? Comment arriver à provoquer le retour de ce qu'on a laissé échapper ?angoissante interrogation à laquelle il y a peut-être une réponse : cette pensée qui a trouvé refuge au sein de la science, s'y plaît-elle tant que cela ? Ne ressent-elle pas un vague regret au souvenir de sa demeure première ? Si, sans aucun doute. Je n'en veux pour preuve que ce caractère fragmenté, et malgré tout pragmatique, qu'a pris la pensée dans sa nouvelle demeure scientifique. Disons le mot : elle s'ennuie, elle rêve de revenir dans le domaine de ses aïeux. A la science elle donnera quelque chose, elle remerciera de son hospitalité, mais elle n'en reviendra pas moins là où elle aurait dû rester toujours. A une condition, que l'on change les gardiens tarés, qu'on les remplace par ceux qui sauront mourir pour elle, pour une pensée qui n'a pas forcément un aspect social ou historique, ou systématique. Bref, collectif. Il faut donc crier : A mort les assassins ! A mort ceux qui sont responsables d'un dessèchement très général et dont bien peu pourtant ressentent les effets.

L'arme des médiocres

Ainsi il reste bien sûr aux médiocres la dernière arme (car tous ceux qui hurlent avec les loups sont quand même des médiocres). Ils disent : « Que pouvions-nous faire d'autre ? Nous avons, du domaine littéraire, chassé la pensée vraie, unique, le Verbe ? Ce n'est pas de notre faute ; c'est la faute de l'offre et de la demande, liée évidemment à la loi du progrès. »

Eh bien, non ! La pensée reviendra dans son « orbite » à elle : celle où il est normal qu'elle projette le plus grand éclat. Nul doute que c'est là une croisade que certains rêvent d'entreprendre. Faire réintégrer à la pensée l'habitable d'où elle peut luire le plus. En avant ! La chose est d'autant plus réalisable que la notion de progrès est un leurre : il n'y a pas de progrès. Il n'y a que des revanches.

Combat, n° 6019, 31 octobre 1963, p. 8.